

POURQUOI IL FAUT MOURIR

INTRODUCTION

Force est de constater au XXI^e l'échec de la philosophie, dont les systèmes se succèdent depuis l'Antiquité sans que l'un d'eux ait réussi à s'imposer, à la différence des sciences exactes qui ont poursuivi leur marche triomphale depuis la théorie atomique d'Héraclite et la Mécanique d'Aristote, en passant par la découverte de l'inertie par Galilée et la Mécanique de Newton, pour aboutir au XX^e siècle à l'apothéose de la Relativité Restreinte et de la Relativité Générale d'Einstein, et celle de la Mécanique Quantique pour l'infiniment petit.

C'est la Beresina du côté de la philosophie. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir déployé des trésors de pédanterie et d'érudition ; mais on peut trouver de nos jours des adeptes de Platon, de Spinoza, de Hegel, de Leibniz ou de Heidegger, sans compter ceux de Parménides, de Pythagore, de Saint Augustin et bien d'autres. Les systèmes philosophiques s'ajoutent les uns aux autres, mais ne s'éliminent pas mutuellement et aucun ne s'impose, si l'on néglige les efforts dérisoires des religions pour suppléer à ces manques, et qui ne se sont pas éliminées mutuellement non plus.

Cet échec est peut-être dû au fait que la philosophie aborde des questions socialement sensibles et qu'elle évite soigneusement d'évoquer les sujets inconvenants comme la question de l'existence de la pudeur qui distingue fortement l'homme de l'animal, la question de la mort dont un mécanisme psychologique d'ailleurs indispensable conduit chaque individu à faire comme si de rien n'était, et la question de l'égoïsme théorique dont il est logiquement impossible de démontrer la

véracité comme la fausseté, et la philosophie souffre de l'existence de ces tabous de la pensée, qui l'empêchent d'avancer.

Cette dernière question est évoquée cependant par Schopenhauer dans *Le monde comme volonté et représentation* en quelques lignes et évacuée aussitôt en la qualifiant de fantasme inintéressant.

Elle est aussi implicitement condamnée par Nietzsche comme inhérente à une métaphysique néfaste à l'homme en ce sens qu'elle le fait croire à l'existence d'un Au-delà totalement utopique, qui le détourne par conséquent, en lui faisant miroiter un idéal fallacieux, du monde d'Ici-bas, le seul qui existe avec sa temporalité, ses accidents, ses joies et ses peines, et donc le seul digne d'être l'objet de ses aspirations, de ses espoirs, de ses projets portés par la Volonté de Puissance.

Et il n'y a pas en philosophie de procédure de vérification comme dans les sciences exactes : la mesure de la déviation du périhélie de la planète Mercure, celle de la déviation des rayons lumineux au voisinage du Soleil, ont confirmé de manière éclatante la véracité de la Relativité Générale ; les expériences de Michelson et Morley sur la vitesse de la lumière ont montré qu'aucun phénomène physique ne pouvait se déplacer plus vite dans un système inertiel et confirmé de ce fait la validité de la Relativité Restreinte, tandis que la validité de la Mécanique quantique a été confirmée par d'innombrables applications utilisées couramment, comme le laser ou le radar.

Toutefois, le principe de Schopenhauer, dont il sera question plus loin, pourrait faire sortir la philosophie de sa situation calamiteuse et la faire redescendre définitivement sur Terre.

1. L'ÉTERNEL RETOUR DE NIETZSCHE

Y a-t-il une connaissance plus profonde sur le temps que celle de la science académique sur le temps linéaire ?

Le temps, cette entité impalpable dont l'existence est présumée à cause des effets immenses qu'elle exerce dans la réalité, est à la disposition des métaphysiciens qui lui prêtent les propriétés qu'ils veulent, en fonction de leurs préférences.

La première théorie sur le temps est héritée de la métaphysique de Platon et du christianisme. Il s'agit d'un temps linéaire et infini aussi bien vers le passé que vers le futur, les deux « demi-infinis » se rejoignant à l'instant présent, ou « maintenant », dont Einstein dira plus tard qu'il est hors de portée de la science.

Ainsi défini, il est consubstantiel à l'Autre-Monde, idéal, habité par Dieu et les anges, tous doués de l'Ego absolu et impérissable.

Nietzsche attribue aussi cette conception à la métaphysique pessimiste de Schopenhauer.

Pour Nietzsche, cette métaphysique anachronique est digne de l'homme ordinaire, dont l'existence est temporaire et qui par conséquent ne va vivre qu'un segment de ce temps idéal.

Mais la mort de Dieu qui entraîne avec elle la chute de l'Autre-Monde fait naître le surhomme, thème central dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Cet événement capital libère l'homme de l'asservissement que lui imposaient la religion, la morale et la métaphysique. La dignité ontologique dévolue auparavant à l'Autre-Monde est récupérée par le Monde d'Ici-Bas et le temps

lui-même change à cette occasion de statut. Les deux demi-droites se rejoignent « à l'autre bout » si l'on ose dire et forment un cercle dont la durée est celle d'une Grande Année. C'est l'Éternel Retour du Même. Le bercail du Surhomme qui jouit de la confusion existant désormais entre l'inamovibilité des événements passés et l'ouverture des événements futurs aux effets de la Volonté de Puissance.

C'est une philosophie éminemment dynamique, aux antipodes du pessimisme de Schopenhauer. Et pourtant, le principe de Schopenhauer exposé plus haut va entraîner leur réconciliation.

Dans sa course perpétuelle du passé vers le futur à une vitesse indéterminée et d'ailleurs indéfinissable, l'instant engloutit les événements et les fige pour l'éternité. Le passé est la forteresse imprenable des événements, bons ou mauvais, qu'il abrite. Personne ne sortira jamais Adolf Hitler de l'Histoire.

C'est le premier point.

L'Histoire est concrète. Tout événement est unique et singulier et il n'existe pas deux événements parfaitement identiques.

C'est le deuxième point.

Il est rarissime qu'une personne rencontrée dans un passé relativement ancien et qui a influencé notablement la vie du sujet pour des raisons diverses (sentimentales, professionnelles ou autres) revienne plus tard dans la vie du sujet, même si cette personne n'est pas morte. Ce principe, même s'il n'a pas le même caractère de réalité absolue que les deux premiers points, n'en a pas moins une portée très générale.

C'est le troisième point.

Nietzsche a eu la révélation de l'Éternel Retour du Même dans les Alpes suisses, en Engadine, en août 1881. On sait que la conciliation de ce principe avec celui de la Volonté de Puissance comme ressort de la vie ici-bas, la seule qui vaille, lui a préparé des maux de tête dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

La conception ordinaire du temps pour l'être humain à la vie précaire est celle d'une demi-droite s'étendant indéfiniment dans le passé et celle d'une demi-droite s'étendant indéfiniment dans le futur, séparées l'une et l'autre par l'instant présent.

Si on essaye de se hisser à une vision du temps « cosmique » faisant abstraction de la durée limitée de la vie humaine, est-il légitime alors de prolonger les deux demi-droites à l'infini ? Ou y a-t-il une connaissance plus profonde sur le temps du monde global ?

Alors, deux fois le temps ? La suite est passionnante.

« Toute ligne droite ment », murmure le nain perché sur l'épaule de Zarathoustra. « Le temps est un cercle. Le passé à des caractéristiques qui l'apparentent au futur, et de même, le futur, au passé. C'est une boucle à grande échelle. »

Puisque tout revient toujours à l'identique, la Volonté de Puissance est inopérante dans le seul champ d'opération qui lui reste ouvert, le futur, puisque celui-ci finit par rejoindre le passé « en une boucle désespérante », selon la formule percutante qu'on trouve dans Zarathoustra, faisant allusion à la demi-droite du temps s'étendant indéfiniment dans le passé et à la demi-droite du temps s'étendant indéfiniment dans le futur. Comme l'échelle des nombres. Y aurait-il deux fois le temps ? Mais peut-on faire confiance à Nietzsche ?

C'est le quatrième point.

L'insouciance remarquable avec laquelle les hommes vaquent à leurs occupations face à la mort qui les attend inéluctablement peut s'expliquer par le sentiment inconscient que la vision de Nietzsche est la bonne. Dans ce cas, c'est aussi à son inconscient que Nietzsche a eu providentiellement accès lors de son « illumination » en Engadine. Mais peut-on prendre les hallucinations au sérieux ?

C'est le cinquième point.

CONCLUSION. Tout se passe comme si un principe qu'on peut qualifier de « raisonnable » était à l'œuvre dans la nature.

Les excès sont proscrits. Y compris la fréquence des événements identiques, selon le point deux, ce qui serait le cas si ceux-ci se trouvaient rassemblés dans une seule et même vie. L'Éternel Retour du Même est la règle, à condition que les événements identiques soient séparés par la mort du sujet et donc répartis sur une période beaucoup plus longue.

C'est plus raisonnable.

L'irruption à plusieurs reprises dans la vie d'un sujet d'une personne ayant compté beaucoup pour elle, reprises séparées par une période suffisamment longue de rémission complète, de reconversion réussie, équivaut à l'existence de même si la personne en question est encore vivante.

Ça rappelle le principe d'exclusion de Pauli dans la mécanique quantique. C'est un principe ad hoc et totalement arbitraire, mais sans lui, les atomes seraient instables, et il est donc nécessaire à l'existence des molécules.

Comme si la nature obéissait à un principe de raison, à tous les niveaux de complexité de la réalité.

Étrange, non ?

2. LE PRINCIPE DE SCHOPENHAUER

Quand le principe de Schopenhauer marque la fin de la métaphysique

Selon Schopenhauer, le monde est tellement mauvais qu'un monde plus mauvais serait impossible. Appelons cet avis : « le principe de Schopenhauer¹ ».

Il est vrai qu'on ne peut que lui donner raison, si l'on observe que :

1.- La créature pensante qu'est l'homme, douée de l'instrument transcendant qu'est la conscience réflexive (conscience de soi-même), doit affronter la réalité de sa précarité, de son anéantissement prochain inéluctable. Comme si on avait voulu le punir de bénéficier d'un tel don, le ramener à une plus grande modestie. Seul, le principe de Schopenhauer peut lui donner l'espoir que sa souffrance morale, en fait, ne peut être totale que si elle est éternelle et que, par conséquent, cette torture morale lui sera infligée un nombre illimité de fois. Il ne peut toutefois pas en avoir la certitude. Le principe de Schopenhauer l'interdit formellement. Il serait en effet trop heureux de se savoir éternel. Il est donc condamné à douter que cette idée puisse être autre chose qu'une spéculation.

2.- Pour Schopenhauer, aux instants où la créature pensante voit exceptionnellement sa volonté satisfaite par les circonstances, succède inévitablement le temps de la frustration

¹ Arthur Schopenhauer (1797 – 1849), auteur de *Le monde comme volonté et représentation* et dont la trace illustre laissée dans l'histoire de la philosophie a été qualifiée de « pessimisme humaniste ».

engendrée par l'ennui ; ou la douleur de voir que le but que s'est fixé la volonté par la suite n'est pas atteint ; sa mémoire lui présente ensuite cet instant de bonheur fugitif en lui permettant de le comparer avec le présent qui n'est pas aussi favorable.

3.- La créature pensante qu'est l'homme sait que l'existence de sa conscience réflexive est indissolublement liée à celle d'un corps qui ne le distingue en rien de l'animal, avec toutes ses fonctions plus ou moins répugnantes comme celles liées à l'existence d'un tube digestif.

4.- La créature pensante qu'est l'homme a développé un système de tabous lui permettant de « faire comme si de rien n'était » socialement. De là l'invention d'un trait de caractère unique dans le monde animal : la pudeur, dont les philosophes ne parlent jamais et qui n'a pourtant rien d'anodin. L'idée de la mort est refoulée, l'idée du corps animal avec ses fonctions est également refoulée, et les psychologues nous expliquent que c'est ce qui est tu qui influence le plus le subconscient, donc le comportement.

5.- La créature pensante qu'est l'homme peut être animée de l'espoir vain d'échapper à son triste sort par le suicide, qui le distingue encore une fois radicalement du monde animal. L'analyse du phénomène a été vite faite par Schopenhauer, à l'aide de son principe : lorsque les circonstances empêchent un individu de faire du mal à ses semblables, il retourne sa méchanceté contre lui-même. Nietzsche a un autre avis : plutôt vouloir le néant que ne *rien* vouloir.

6.- Toute cette souffrance est le prix à payer pour jouir de l'attribut surnaturel que constitue la possession de la conscience réflexive.

7.- Schopenhauer et Nietzsche arrivent donc à la même conclusion par des chemins diamétralement opposés : celle de l'Éternel Retour du Même. Mais Schopenhauer peut se prévaloir, à son corps défendant peut-être, de la plus haute autorité morale qui soit : celle du Christ lui-même prenant conscience *in extremis* du sombre dessein de l'auteur du monde lorsqu'il s'écrit, sur la

croix : *Eloï, Eloï, lama sabactani* ? (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?) Exclamation généralement passée sous silence par les autorités chargées de conserver la mémoire du Christ. À rapprocher des tabous évoqués plus haut.

Question : L'absence de pudeur chez l'animal signifie-t-elle qu'il est dépourvu de conscience réflexive, même lorsqu'il s'agit des animaux à cortex ?

Si oui, il est honteux de mourir !

Il est troublant d'observer que le principe de Schopenhauer, qui s'applique à l'échelle de l'univers, se retrouve aussi à l'échelle individuelle sous forme d'un « plaisir de nuire » omniprésent chez l'être humain, plus ou moins dissimulé et engendrant comme on sait les comportements criminels et les guerres dont il est par conséquent vain d'espérer qu'elles pussent être un jour abolies, et dont la personnification historique la plus aboutie n'est autre qu'Adolf Hitler qui a dit : « La paix régnera sur Terre quand le dernier homme aura éliminé l'avant-dernier. » C'est la « joie au dommage d'autrui » (*Schadenfreude* des pays germanophones), et tout le reste n'est qu'hypocrisie, faux-semblant, veulerie ou inconséquence. Qu'on songe aux foules qui se pressaient pour assister aux exécutions capitales lorsqu'elles étaient publiques, et qui se réjouissaient des supplices infligés aux condamnés. Ces spectacles ont été supprimés lorsqu'on s'est avisé que le principe de Schopenhauer était alors à l'œuvre dans toute sa crudité, et qu'il convenait de le cacher pour donner un semblant de crédibilité au discours moralisateur des manuels d'instruction civique. *Panem et circenses*, c'était la devise de l'Empire Romain.²

Le principe de Schopenhauer ne se retrouve pas chez les animaux, sauf chez ceux qui sont les plus proches de l'homme

² « Du pain et des jeux du cirque », pendant lesquels les gladiateurs s'entre-tuaient pour le plus grand bonheur du public. Plus près de nous, parmi les nombreux Parisiens venus assister à l'exécution de Louis XVI le 21 janvier 1793, certains dansèrent la farandole lorsque l'assistant du bourreau leur présenta la tête sanguinolente du roi déchu. Le principe de Schopenhauer sera dur à contester !

comme les chimpanzés dont les différentes tribus « s’amusent » à se massacrer les unes les autres sans motif. On sent que l’homme n’est pas loin d’ici !

On pourrait paraphraser Schopenhauer en affirmant que l’homme est un animal tellement méchant qu’un animal pire que lui serait impossible.

C’est la réplique de Schopenhauer à la croyance d’après laquelle Dieu aurait créé l’homme à son image, comme ne croyait pas si bien dire le christianisme – à cette différence près que le postulat de départ sur l’infinie bonté de Dieu est outrageusement faux. En voulez-vous une autre preuve ? L’homme heureux a peur de la mort qui viendra inéluctablement mettre un terme à son bonheur et le seul moyen, pour lui, de ne pas la craindre est d’être malheureux... il est pris dans le piège de la vie comme un rat dans une cage – ou j’invente ? J’écris un roman peut-être ? Merci Dieu ! Mais l’homme n’est pas seul. Demandez à un lapin de garenne, enfermé toute sa vie dans un clapier minuscule dont il n’est extrait que pour être abattu d’une façon atroce, s’il trouve qu’il vit dans le meilleur des mondes. Encore un fervent adepte du principe de Schopenhauer !

Schopenhauer, inspirateur à l’envers du christianisme ? Comme un reflet inversé venant d’un futur de mille neuf cents années ? Ou j’exagère ?

Un monstre à l’identité indéfinissable, mais dont le profil a certainement inspiré Stephen King dans son roman *Ça* (ou l’inverse ?) joue donc avec les créatures qu’il a engendrées à son image comme le chat joue avec la souris et tout indique qu’il ne s’en lassera jamais, et que par conséquent les créatures en question sont également éternelles, mais qu’il entre évidemment dans le jeu pervers de l’entité mystérieuse qu’elles ne le sachent pas ; elles en seraient trop heureuses.³ La mort fait de nous des

³ Dans son roman dont le titre original est *It*, Stephen King met en scène un personnage qui sème la terreur mais dont l’allure est aux antipodes des stéréotypes attribués aux monstres, car il est accoutré et grimpé comme un clown. Il rigole. Les clowns font peur,

personnages de roman d'épouvante à la Stephen King, sauf que ce roman, c'est la réalité.

Ainsi est réalisée avec des mots simples et des observations évidentes la conciliation improbable et de longue portée entre l'Éternel Retour de Nietzsche et le principe de Schopenhauer – qui fait du Crucifié en fin de compte une victime de *Ça* exactement comme les autres, faisant ressortir l'étendue du malentendu régnant entre la foi chrétienne et une perception juste de la réalité. Une révolution par-dessus le marché à l'intérieur du christianisme car elle oppose pour la première fois sans réconciliation possible le Crucifié, dont la bonté est prétendue avoir été distinguée et récompensée par son « Père », et les Pères de l'Église, rabaissés par ce jugement tendancieux au rang de complices de *Ça*. C'est *Ça* qui a condamné le Christ à mort, et il était naturellement impossible aux Pères de l'Église de reconnaître ce crime ; c'est pourquoi ils l'ont absous en soutenant le scénario ubuesque d'après lequel le Crucifié aurait choisi volontairement la mort pour expier les péchés... commis par les autres, en violation par-dessus le marché du principe de responsabilité individuelle implicitement reconnu par les Évangiles. *Ce n'est donc pas le christianisme historique, mais le principe de Schopenhauer, qui est représenté symboliquement par le crucifix.*⁴ Le principe de Schopenhauer, mine de rien, transforme le monde en quelques mots. Et l'Histoire.

Résultat des courses : on vivra un nombre illimité de fois, mais il faudra mourir un nombre illimité de fois. C'est ennuyeux, mais c'est comme ça !

Donc, le principe fondamental à l'œuvre depuis que le monde est monde, le ressort responsable de la gigantesque prolifération de formes et d'essences, ce n'est pas la volonté de puissance comme le croyait Nietzsche, ce n'est pas l'instinct de

en évoquant confusément dans l'esprit des spectateurs que leurs canulars et cabrioles ne sont pas aussi fictifs qu'il y paraît.

⁴ Ici est le point culminant du livre... et la fin d'un malentendu.

conservation comme le prétendait Schopenhauer ; c'est le plaisir de nuire qui explique tout, en particulier pourquoi les hommes sont contraints de mourir. Seulement, il est inconvenant de le dire, car les professeurs de vertu, les donneurs de leçon de morale dénoncés par Nietzsche font régner une censure étouffante dans le domaine des idées depuis que les hommes s'interrogent sur le sens de leur existence – et de leur disparition.

3. RIRE, LE PROPRE DE L'HOMME

S'il fallait se cacher des moralistes pour rire

Comme l'a remarqué Bergson⁵, le rire est sans conteste une faculté de l'homme qui le distingue radicalement de l'animal.

En tant que tel, son existence résulte à la fois de la vision pessimiste du monde telle qu'elle est défendue par Schopenhauer, et qui culmine dans son principe, et dans le fait, soutenu par l'auteur de ces lignes, de l'origine divine (si l'on ose dire) de l'homme, puisque Çà l'a créé à son image, et qu'il est donc doué *à la fois* de l'attribut surnaturel, qui le met à l'égal de Çà, de la conscience réflexive mais aussi de la connaissance que cette propriété est provisoire et condamnée à l'anéantissement inéluctable et que la nature mauvaise de ce dernier le fait sans doute s'étrangler de rire en voyant l'étendue des dégâts provoqués par lui.

Et l'homme imite docilement son maître. Il rit toujours aux dépens d'autrui. C'est cela, l'origine profonde du rire. Chaque éclat de rire est donc une invocation de l'origine divine de l'homme et une invitation vaine adressée à Çà de lui accorder l'immortalité, en le singeant servilement.

Il est remarquable de constater qu'on ne trouve aucun éclat de rire dans les Saintes Écritures, dont les rédacteurs se rappelaient, consciemment ou pas, du fait que le moindre éclat de rire aurait été incompatible avec le mythe indispensable pour leur thèse de l'« infinie bonté » de Dieu, le rire étant déjà attribué

⁵ Le Rire d'Henri Bergson – essai sur la signification du comique – Éditions PUF.

à l'époque à une manifestation sulfureuse, donc diabolique (hé, hé !). L'humour est donc formellement proscrit dans les Saintes Écritures.

Par la suite, les raisons de rire se sont peu ou prou détachées de leur origine première, qui est la contemplation réjouissante du malheur d'autrui, et ont migré dans l'évocation de son malheur « fictif ». Par là même, les raisons de rire, par leur généralisation, sont parvenues à perdre bien souvent leur caractère offensant et à s'intégrer parfaitement dans les us et coutumes de la vie sociale, une variante de la politesse en quelque sorte, qui n'est autre qu'une forme sophistiquée de l'hypocrisie. La politesse, comme on s'y attendait, est étrangère au monde animal.

À LA RECHERCHE DE LA PUISSANCE

Ode à la puissance

L'HOMME AUX SEMELLES DE VENT

LA PUISSANCE AU SENS SIMONIEN du terme coule comme de l'encre au bout de la plume de Rimbaud, au point qu'il a du mal à en contrôler les débordements et la fureur dans *Le Bateau Ivre* ; dans *La rivière de Cassis*, dont le titre joue de l'équivoque entre le nom de la ville et la couleur noire et sirupeuse du sirop de cassis, dont l'opacité protège un secret, elle est déjà devenue un large fleuve tranquille et elle se jette avec la sérénité du devoir accompli dans l'estuaire des *Illuminations*. Auparavant, elle a eu raison de toutes les digues avec lesquelles on a essayé de la canaliser et elle monte à l'assaut de ces palplanches avec la force et la grâce du lierre, qui s'entoure autour d'un arbre pour finir par l'étouffer.

La puissance est la volonté en action ; bien souvent, elle n'a d'autre but que sa propre conservation et tourne dans l'encéphale qui la contient comme un ours en cage ; après une longue période de contention, suite à un mystérieux signal, elle se fraye un chemin comme une balle dans le canon du fusil avec la violence de la poudre qu'un caprice fait sortir de sa prostration.

La volonté est l'instance supérieure et son statut subliminal lui interdit de descendre dans l'arène, comme la puissance qui n'a pas peur de plonger les mains dans le cambouis ; la volonté garde le recul nécessaire à une appréciation pertinente et objective de la situation et garde des troupes en réserve à engager, en cas de besoin, dans la bataille. Elle est hors d'atteinte des canons ennemis et son pavillon frappé de l'aigle impérial flotte fièrement sur une colline, comme celui de Napoléon sur son campement lors de la bataille de Waterloo. Waterloo... mais elle n'est pas concernée par la défaite et s'en nourrit goulument en basculant dans une stratégie de guerre d'usure

bien faite pour amener les ennemis à résipiscence. Les refuges ne lui manquent pas. L'air devient-il malsain sur terre, elle se réfugie dans un ciel inviolable et inviolé. Il suffit de lever les yeux pour voir qu'il n'est pas soumis aux mêmes déprédations : le rose et le violet y alternent gracieusement, se contorsionnent comme une limace sur la braise puis se déplient majestueusement. L'aurore boréale est arrivée. Les vermisseaux et les cafards lèvent la tête et essayent de s'en imprégner avant de retourner dans les bas-fonds, armés de ce souvenir térébrant. Ils seront les derniers à vouloir marier la carpe et le lapin dans un effort de synthèse voué à l'échec. La boucle se referme à la station Volonté. Terminus ! Mais personne ne descend. Personne n'a décroché la queue de Mickey. Mais tous veulent un tour supplémentaire. La ronde continue, effrayante dans son absurdité... L'histoire se poursuit mais le bruitage est déficient ; on n'entend que le tintement de la cloche, à peine plus qu'un cliquetis, à chaque fois que le cheval à bascule passe devant la caisse tenue par une matrone en fichu à l'air rogue. La tristesse se répand, le manège part demain, il n'y aura pas de rattrapage. Un imbécile s'égosille : « Je vous l'avais bien dit. On ne peut pas faire confiance aux poètes. Ils souillent tout par leurs vers, ils corrompent la joie du peuple, font peser une chape de plomb même à la Chandeleur ; les aurores boréales avec eux sont l'exception. »

Le carrousel a bien un cheval, un cochon, une libellule, un dragon qui monte et qui descend, une diligence et un cygne. Mais pas de baudet. Impossible de crier : « Haro ! »

Personne ne peut égaler la prodigieuse démonstration de force de Rimbaud, force qui ébranle les fondations métaphysiques du monde et lui impose sa propre économie de la puissance, sa morale, ses règles, au mépris des opinions, fussent-elles étayées par des livres aussi illustres que la Bible ou le Coran. Néanmoins, une fois son coup parti, l'auteur en est resté exsangue. Mais la victoire du poète est complète, dans un autre monde, et sa tête auréolée repose sur ses lauriers, dans un lointain pharamineux, le sourire *du Dormeur du Val* aux lèvres.

INTRODUCTION

COMME BEAUCOUP DE CONCEPTS philosophiques, la puissance est impossible à définir rigoureusement ; autrement dit, le fait de la définir épuise le sujet ; ou encore, il ne faut pas moins que tout un livre, ou même toute une bibliothèque, pour la définir. Elle ne peut donc se contempler que de loin ; comme l'arc-en-ciel, elle s'évanouit dès qu'on essaye de l'approcher et ce trait de caractère insolite ne peut qu'exciter la curiosité des natures curieuses. Elle s'apparente à la matière qui, au fur et à mesure que les physiciens mettent au point des instruments de plus en plus puissants pour l'observer, ne rencontre que le vide. Elle est au-delà des mots.

Il est plus facile de dire ce qu'elle n'est pas. Mais je me contenterai, dans cette introduction, de l'approcher en catimini, en évoquant une chanson d'Yves Simon dans laquelle elle paraît, encore que fugitivement, dans sa véritable nature :

Qu'est-ce que la puissance, Monsieur Simpson ?

C'est le fait de rester debout seul au coin d'une rue – et de n'attendre personne.

C'est aussi probablement la même puissance que celle que Nietzsche a en tête quand il l'évoque dans sa célèbre formule : *La volonté de puissance*, dont il fait le principe fondateur de toute réalité, et en tous cas le caractère essentiel de l'homínisation, au point que le fait de la cultiver, de l'approfondir mène au *Surhomme*, autre concept nietzschéen.

On ne peut évidemment avoir d'une telle puissance qu'une connaissance intuitive ; elle se laisse plus facilement aborder par la poésie que par un langage rationnel. Mais une fois qu'on l'a

entr'aperçue, elle ne cesse pas de fasciner, et on a tendance à retrouver partout sa présence têtue sous différents masques.

De quoi peut-on donc être sûr, sinon qu'une puissance est à l'œuvre ? Elle s'étale dans toute sa magnificence quand on met son œil à l'oculaire d'un télescope, par une nuit sans nuages. Son déploiement impudique peut laisser alors facilement interloqué. On a envie d'en savoir plus, de savoir quelle place on a exactement dans cette étendue vertigineuse. Questions vieilles comme l'humanité, à l'origine certainement de la pulsion qui pousse les hommes à philosopher, pour trouver des réponses ; ou qui les pousse dans les bras de telle ou telle religion.

Les mots, les mots, les mots : ce sont eux qu'on trouve dans les traités de philosophie, ou dans les livres saints des religions révélées, avec leur ambition démesurée de livrer aux hommes la vérité sur leur condition. Avec un succès limité : aucune philosophie ne s'est jusqu'à maintenant imposée, et il est difficile de faire confiance aux livres saints, avec leur cortège de miracles destinés, dans l'esprit de leurs rédacteurs, à forcer l'adhésion des gens crédules, comme le Christ lui-même ne manque pas de le remarquer, quand il reproche à ses disciples d'exiger de lui constamment des prodiges afin qu'ils puissent enfin croire qu'il est vraiment, comme il le proclame, le Fils de Dieu.

On partira dans ce traité d'une disposition d'esprit modeste : il sera renoncé aussi bien aux miracles, pour emporter l'adhésion des lecteurs, qu'à un langage exclusivement rationnel, dont on peut sans risque de se tromper déclarer qu'il a failli, pour trouver la vérité. Où exactement il se situe, c'est impossible à dire. Tout au plus que, comme le mouvement, il se prouve en marchant.

1. LA NAISSANCE DU MATMOS

LE MATMOS EST PAR HYPOTHÈSE UN personnage faible, égocentrique et masochiste ; un *looser* ; il n'a de la puissance qu'une connaissance négative, en « creux » en quelque sorte : c'est ce qui lui manque. Son destin se présente donc a priori sous les plus mauvais auspices si tout est dit alors, s'il n'y a aucun moyen de corriger, par quelque procédé imaginé, les injustices de la nature. Un premier point positif malgré tout consiste dans le fait qu'un être, qui souffre à ce point de l'absence de puissance, est peut-être mieux placé qu'un autre, pour savoir ce que c'est. C'est justement cette idée qui a constitué le point de départ de la réflexion du Matmos et c'était en même temps son premier pas sur la voie de la puissance.

Le Matmos au demeurant, n'est pas un imbécile. Il agite constamment ses antennes en espérant en tirer des enseignements quelconques. Il se prend pour une langouste dont il a observé, dans un aquarium, qu'elles font justement la même chose. On voit qu'il part vraiment de zéro, le Matmos, et c'est justement là sa force : il n'y a en lui aucune idée préconçue qui pourrait être fautive : il ne sait absolument rien, il est nu comme un ver, il n'a pas comme ses contemporains une armure de certitudes dont il se servirait comme une massue pour assommer ses adversaires : il ne sait rien, il ne sait rien faire.

Comme il ne sait rien faire avec ses mains, et qu'il ne sait pas comment passer le temps, il en profite pour imaginer toutes sortes de choses, dans sa tête : il a remarqué que rien n'est interdit, dans le domaine de la liberté de penser (pourvu qu'on garde certaines idées pour soi). Il décide de se lancer dans

l'égoïsme. Il décide de se créer un double à l'intérieur de lui-même, et de poser qu'il est débarrassé de toutes les tares, de tous les manquements qui l'affectent ; à lui ensuite de s'efforcer d'opérer un transfert d'identité et d'émerger dans le monde doré des forts, des puissants, des privilégiés de la fortune et du talent.

Personne ne l'en empêche, c'est déjà ça. La première opération à laquelle il procède est de donner à cette entité nouvelle le même nom que lui : le Matmos. Il espère bien ensuite que cette entité s'opposera à ses tentatives de transfert d'identité et qu'il aura l'occasion, dans la lutte qui s'ensuivra, de se faire les muscles en quelque sorte.

Le voilà brusquement dévoré d'ambition, le Matmos : il est sûr d'être le premier à avoir eu une idée pareille et il en espère une transfusion des qualités imaginaires de son alter ego vers lui-même ; il serait le premier à avoir réussi à corriger ses défauts de caractère pour s'en fabriquer d'autres, héroïques.

Premier résultat : il a un moral de fer, le Matmos, c'est déjà ça. Il vit dans un univers – lui-même – où il ne rencontre que peu, pour ne pas dire aucune résistance ; personne ne lui veut du mal à l'intérieur de lui-même, au contraire ; tout le monde s'efforce de venir à sa rescousse, même si ce « monde » se réduit à lui-même. Déjà il ne sait plus très bien s'il est lui-même ou le double qu'il s'est créé ; dans le miroir qu'il s'est créé dans sa tête et dans lequel il voit une image resplendissante, qu'est-ce qui relève de la réalité et de l'imagination ? Difficile à dire. Des deux personnages qui vivent dans sa tête, lequel est lui-même, lequel est inventé ? Comment même les distinguer alors qu'ils portent évidemment le même nom ? Le Matmos n'est pas loin de croire qu'il a réussi son transfert d'identité.

C'était facile, il ne reste plus qu'à tester le changement de personnalité dans la réalité, pour voir s'il est aussi bien réussi qu'il le croit ; mais quelque chose pousse le Matmos à repousser l'épreuve à plus tard ; il préfère consolider les acquis – incontestables – que son idée lumineuse lui a apportés avant de

risquer un fiasco par une mise à l'épreuve prématurée. En attendant l'essai décisif, il peut jouir de sa personnalité géniale, héroïque, et regarder les gens de haut, quand il se promène dans la rue, qu'il va faire ses courses au supermarché, c'est déjà ça.

Il opère malicieusement des transferts imaginaires d'identité entre son double idéal et lui – tout le contraire – afin d'engendrer une certaine confusion propice à son but – et ça marche, le Matmos sent qu'une certaine transformation a eu lieu à l'intérieur de lui-même, et ne serait-ce que dans le sens de la destruction d'une personnalité défectueuse et au demeurant copieusement haïe, le bénéfice n'est pas à minimiser.

Donc le mot d'ordre était à la consolidation : tout faire, pour reculer le moment où la personnalité construite serait soumise au feu de la réalité : il était compréhensible qu'une personnalité aussi récente ait besoin d'une période de maturation, avant de monter en ligne.

Ils l'avaient lâchement attaqué par-derrière, pendant qu'il ouvrait la porte de son appartement ; et maintenant il était ligoté sur une chaise, et les bandits s'apprêtaient à le torturer. C'était le moment de se montrer fort, mais il n'était pas inquiet. Il avait tant de moyens à sa disposition, moyens que ces bandits analphabètes ne possédaient évidemment pas. Le premier était sa connaissance de l'écoulement du temps, que tant de philosophes ressentaient comme une calamité ; avaient-ils réfléchi au fait que la précarité de toutes choses valait aussi pour le malheur, la souffrance, l'humiliation ? Il essaya de se porter mentalement à l'instant où cette épreuve aurait pris fin, et il réussit.

Le chef des bandits, un barbu à la voix douce, lui dit :

Où avez-vous caché votre argent, Mr Matmos ?

Le Matmos ne dit pas un mot.

Voyez-vous, Mr Matmos, comme plombier je n'avais aucun succès. Alors j'ai décidé de reconverter ma lampe à souder dans